

Carmen de Burgos, apprentissages^{1*}

DANIÈLE BUSSY GENEVOIS

Université Paris 8

À la mort de Carmen de Burgos en 1932, l'Espagne républicaine salue en elle la « préceuse » de la démocratie, la « grande dame rouge [...] morte le nom de la République à la bouche »² ; les féministes, et notamment Clara Campoamor, demandent qu'une rue porte le nom³ de celle qui avait accueilli le nouveau régime en ces termes :

La justicia exige el reconocimiento de todos los derechos del ser humano, sin distinción de sexos y es cosa tan evidente que se puede tener la seguridad del triunfo.⁴

Cinq jours après cet article, les femmes espagnoles se voient accorder le droit de vote, que Carmen ne cessait de réclamer depuis le début du siècle ; en 1927, elle avait dédié à la grande féministe française Jeanne Misme « avec la considération respectueuse d'une compagne de l'idéal » son essai *La mujer moderna y sus derechos*.⁵

De fait, le personnage de Carmen de Burgos, symbole de la Seconde République et objet d'étude et de fierté féministes lors de la transition post-franquiste, semble fort éloigné de la très jeune femme d'Almería, la « mal mariée » ; cette distance invite à réfléchir à la construction d'une féminité, et d'un féminisme, dans le contexte politique et culturel hostile de la Restauration. Plusieurs remarquables études récentes ont renouvelé l'appréhension de son œuvre⁶ ; il sera simplement question ici, en examinant plus particulièrement sa vie et ses travaux dans la première décennie du XX^e siècle, de comprendre la volonté de conquête d'un espace personnel et les stratégies, conscientes ou instinctives, qu'elle a alors mises en œuvre, ses « apprentissages », aurait dit Colette, qui avait choisi la forme directe de l'autobiographie.

¹ * Version remaniée du texte publié en espagnol sous le titre « Carmen de Burgos o cómo sacar fuerzas de flaqueza », *Referencias vivenciales femeninas en la literatura española (1830-1936)*, María José Porro Herrera (Dir.), Solarha, Córdoba, p. 123-139.

² Rafael Cansinos-Anséns, *La novela de un literato*, Alianza Editorial, Madrid, 1995, T 3, p. 314.

³ Elisabeth Starjevic, *Carmen de Burgos. Defensora de la mujer*, Ed. Cajal, Almería, 1975, p. 65.

⁴ Colombine, « El feminismo en España », *Mujer* N° 17, 26 IX 1931, p. 2.

⁵ Exemplaire conservé à la Bibliothèque Féministe Marguerite Durand de la Mairie de Paris.

⁶ Concepción Núñez Rey, Carmen de Burgos, Colombine, in *La Edad de Plata de la literatura española*, Fundación José Manuel Lara, Sevilla, 2005. Susan Kirkpatrick, *Mujer, modernismo y vanguardia en España (1898-19931)*, Madrid, Cátedra, 2003 (Coll. Feminismos, 73).

L'ÉCHEC ?

Que conste bien ; la situación de la esposa es de protectorado, el que suele aplicarse a los países salvajes por las naciones colonizadoras.⁷

Cette phrase, résumé abrupt des positions réformistes de l'ex-directeur de *El Heraldo de Madrid* et député libéral, pourrait être de Carmen elle-même, qui va nourrir son œuvre – roman ou essai – de l'effondrement de son mariage. Des années plus tard, on peut ainsi percevoir, au détour d'une phrase, la blessure initiale ; encore en 1927, elle s'étonnera que les anti-suffragistes prennent pour prétexte la fragilité des femmes, en prétendant ne pas les exposer aux « bêtes sauvages » du Parlement.

¿ Pero es que estas fieras no conviven con la mujer en su propio hogar ? ¿ Es mejor que sufran la embestida de la fiera sin armas para combatirla ?⁸

Alors que cet essai se veut la synthèse des théories féministes, l'amertume nourrit souvent l'exposé argumenté et érudit ; ainsi des descriptions des prouesses sexuelles que les hommes « claironnent à tous vents ».

No se piensa en la monstruosidad que es entregar una joven pura y digna a uno de esos hombres encenagados en todos los vicios [...] la pobre mujer ve así pisoteadas y marchitas todas las flores de su idealidad.⁹

Elle peut alors dresser un tableau comparatif des sociétés européennes, opposant les pays scandinaves, où la pudeur fait encore loi sans verser dans le ridicule, et les pays latins, où les hommes « mourraient de honte de ne pas être perçus comme des débauchés et des don juan ».¹⁰

Mais, dès 1904, elle avait tiré parti de l'expérience et procédé à une enquête sur le thème du divorce pour *El Diario Universal* ; les 1462 réponses dont les plus importantes seront publiées sous la forme de livre¹¹ confortent sa thèse, désormais récurrente : l'exigence du respect mutuel.

...los cuerpos no deben estar unidos si los espíritus se repelen.¹²

Sa lucidité sur la possible brièveté de l'amour dans le mariage va de pair avec les mises en garde à propos des conséquences morales et sociales.

⁷ José Francos Rodríguez, *La mujer y la política españolas*, Ed. Pueyo, Madrid, 1920, p.180.

⁸ Carmen de Burgos, *La mujer moderna y sus derechos*, Ed. Sempere, Valencia, 1927, p. 267.

⁹ *Id.*, p. 46.

¹⁰ *Id.*, p. 47.

¹¹ Nelly Clemessy, « Une page d'histoire sociale de l'Espagne : Carmen de Burgos et la polémique sur le divorce », *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice* N° 30, 1978, p. 161.

¹² *El divorcio en España*, Viuda de Rodríguez Serra, Madrid, 1904, p. 139.

Divorciados moralmente los esposos, no están lejos las traiciones, el odio, el engaño y hasta el crimen...¹³

Elle défend dès lors une position claire en faveur du divorce comme dans certains pays européens et américains, mais aussi de la liberté sexuelle des époux séparés, « tous les êtres humains n'ayant pas la vocation de l'héroïsme et du martyr », poursuit-elle dans le même texte.

C'est cependant à la littérature qu'elle réserve le plus noir de sa description de la mésentente conjugale ; *El hombre negro* traduit l'écœurement face aux débauchés (« esos grajos negros o esos mochuelos qui hieden en plena vida a carne en corrupción ») mais fonctionne aussi comme métaphore du mariage, le mari frileux obligeant son épouse à vivre cheminée allumée et à dormir sous de nombreuses couvertures, même l'été !

Se consumía [ella], se agotaba, se moría lentamente ; era víctima de un verdadero asesinato.¹⁴

Dans *El Artículo 438* (1921), le mari met à profit la tolérance du Code pénal pour tuer sa femme et blesser l'amant de celle-ci, tandis que dans *La malcasada* (1923), l'épouse tue son mari avec une arme symboliquement féminine – une paire de ciseaux – mais aussi assume pleinement la responsabilité de son geste, qui la fait accéder à la majorité.

Carmen de Burgos – elle gardera son patronyme – après avoir été l'enfant heureuse du propriétaire d'un *cortijo* à Rodalquilar (Almería), s'était mariée à seize ans avec le fils d'un *cacique*, propriétaire d'un journal local et séducteur patenté. Elle doit à ce mariage rapide et insatisfaisant des apprentissages cependant fondamentaux, en dehors de celui de l'amour bafoué : une expérience professionnelle (elle rédige des articles et apprend la typographie) ; une expérience maternelle douloureuse, puisque son fils mourra de l'ignorance des médecins et, peut-être, de la sienne. L'amertume éprouvée rejoint les réflexions alors menées sur le mariage par une élite libérale ; de Concepción Arenal à Adolfo Posada ou José Francos Rodríguez, s'ébauche une pensée critique et réformatrice, tranchant sur la misogynie culturelle, scientifique et, largement, juridique. En 1913, par exemple, le jeune juriste José Castán Tobeñas examine dans *La crisis del matrimonio* (sa thèse) les difficultés d'une institution dont il défend l'aspect agréable, « repos pour l'âme masculine », en exégète attardé d'Alexis de Tocqueville.

En él halla el hombre descanso para sus nervios, reposo para su inteligencia, paz y contento para su corazón. Las ternuras del hogar, [...] son las que pueden proporcionarnos la felicidad, porque representando el orden, el equilibrio y la armonía de lo humano, matizan la vida de apacibles alegrías, y parecen dilatar nuestro espíritu aproximándolo a los horizontes de la eternidad¹⁵.

¹³ *Id.*

¹⁴ *El hombre negro*, Madrid, Emilio Escobar (Reed.), 1980, p. 52 et 104.

¹⁵ José Castán Tobeñas, *La crisis del matrimonio*, Memoria presentada por... para aspirar al grado de Doctor en Derecho, Zaragoza, Tipografía de P. Carras, sucesor de M. Sales, 1913, p. 95.

En 1901, Carmen de Burgos quitte Almería et son mari, en emmenant son second enfant, María – la future María de Eguilaz – rendant ainsi visible aux yeux du monde l’aspiration à l’indépendance qu’elle a cultivée en secret.

L’AFFIRMATION

Il apparaît, en effet, que la jeune femme met à profit méthodiquement les rares possibilités émancipatrices offertes aux femmes ; selon Concepción Núñez Rey, la plus claire sur ce point, elle a obtenu en 1895 le titre de *Maestra* d’enseignement élémentaire, et en 1898 le niveau « supérieur ». En 1899, elle prépare le concours de professeur d’École Normale en présentant un mémoire sur l’éducation féminine qui reprend les thèses krausistes et les congrès pédagogiques de 1882 et 1892. De ce fait, en quittant Almería elle peut présenter les *oposiciones* à Guadalajara, où elle obtient un poste : la proximité souhaitée de Madrid lui ouvrira la porte des journaux de la capitale.

Tout, dans ce parcours, met en évidence la volonté de Carmen de Burgos de se suffire à elle-même (« je ne pouvais pas vivre en comptant les étoiles, comme dans la légende anglaise ») et d’accéder à un statut professionnel reconnu. Son cas n’est certes pas exceptionnel : en 1900, les maîtresses d’école sont 12 000, mais les promotions sont difficiles et leur salaire ridiculement bas, puisqu’il reste, en dépit du décret du 26 octobre 1901 promulgué par Romanones, au niveau du quart d’un salaire masculin déjà misérable¹⁶. En 1905, Carmen de Burgos quant à elle obtient une bourse pour faire des recherches en France, en Suisse et en Italie et établit une comparaison entre les méthodes pédagogiques, ce qu’elle expose pour un public plus vaste dans la revue *La Mujer ilustrada*.

Une anecdote met en évidence sa liberté de parole vis-à-vis de la hiérarchie ; mutée à Tolède suite à un rapport négatif, elle en remercie publiquement le ministre Rodríguez Sampero, car cela lui a permis d’écrire un roman ; elle le lui dédicace tout en précisant « qu’elle ne l’admire ni ne l’estime » et parle même du « regrettable passage au ministère » de l’intéressé. Et en 1910, elle accède enfin à son ambition, « Professeur titulaire de l’École Normale de Madrid », ce qu’elle rappellera sur toutes les couvertures de ses livres.

Le directeur de *El Diario Universal* (1903-1934), Augusto Figueroa – le fondateur était Romanones – l’a baptisée professionnellement « Colombina » ; mais ce n’est qu’un surnom parmi d’autres, dans lesquels C. Núñez Rey aide à se retrouver : elle a également signé Honorine, Raquel, Marianella, Gabriel Luisa ou *Perico de los Palotes*. Si le recours au surnom masculin pouvait être un indice de modestie – ou au contraire de désir de se frayer un chemin –, le surnom était également une pratique commune à tous les journalistes de la période, sans contrat, sans salaire fixe et sans droit de propriété sur leurs écrits. Le surnom de « Colombine » souligne davantage la rareté des femmes journalistes, même si le nom de

¹⁶ Marie-Aline Barrachina, « Messaline, maîtresse d’école », dans Brigitte Magnien (Dir.), *Violence ordinaire, violence imaginaire en Espagne. Doña Mesalina 1910, Les Cahiers de Paris VIII* – Recherches, Saint-Denis, PUV, 1994.

Carmen de Burgos ne figure pas parmi les collaborateurs de *Diario Universal*, non plus que de *El Heraldo de Madrid* (1890), fondé par J. Francos Rodríguez.

Elle tirera orgueil de son exceptionnalité ; encore en 1929, elle déclare à José Montero Alonso, de *Fémmina* :

Había mujeres que escribían, sí... Pero no que fueran verdaderamente periodistas, que realizasen el mismo trabajo de redacción y de calle... Yo fui la primera redactora de un periódico diario.¹⁷

Orgueilleuse, sans doute, « Colombine » que son amant appelait, tendre ou ironique, « Colombona » ; Vicente Blasco Ibáñez appelait bien Emilia Pardo Bazán « Salambona » par allusion à son talent flaubertien autant qu'à sa prestance imposante.

Mais « Colombine » jouissait d'estime et de camaraderie parmi ses amitiés littéraires : l'édition de ses *Contes* de 1908 ne comporte pas moins de soixante pages de « Critiques de presse » ; ses premières tentatives littéraires « éblouissent » et séduisent : Andrés González-Blanco la compare à Nietzsche et Baroja, pour l'étude des caractères, à Flaubert, à Valle-Inclán et, pour la description du monde rural et du sud sous-développé à Grazia Deledda (l'écrivaine sarde, née en 1871, sera prix Nobel en 1926¹⁸) ; pour l'essayiste – comme son frère Pedro l'a fait avec la Pardo Bazán –, il faut « la traiter comme un homme, d'égal à égal, comme si l'on jugeait un camarade », et reconnaître en elle l'esprit du temps « inquiet et complexe ». Remarquons aussi le jugement de *El Heraldo de Madrid*, la reliant au positivisme et au naturalisme, et la rapprochant de Blasco Ibáñez, tout en mettant en évidence son originalité ; quant à Alfred Naquet, avec qui Carmen de Burgos partage les idées sur la nécessité du divorce et avec qui elle s'était liée d'amitié à Paris, il parle de son « art captivant », fort éloigné de toute la « littérature vulgaire ».¹⁹

À la même époque pourtant, Carmen scandalise (« la divorciadora ») et fait front : on connaît l'importance de ses réceptions, les « mercredis de Colombine » ; et sa province d'origine recevra la fille prodigue en triomphe en 1913.

Si on la compare avec des contemporaines étrangères, en dehors de Grazia Deledda, c'est sans doute avec une autre italienne qu'il serait loisible de la mettre en parallèle, Sibilla Aleramo (Rina Faccio), car leur expérience est proche : son autobiographie, *Una Donna*, est écrite en 1906 et traduite immédiatement en plusieurs langues dont l'espagnol (chez Sempere, l'éditeur de Carmen) ; Rina, déflorée à 15 ans, épouse son séducteur à 16 ; elle quittera son mari en lui laissant, elle, son enfant et deviendra institutrice, puis directrice d'école et rédactrice de journaux féministes (*Mulier*), romancière ; son récit expose ce qu'ont signifié pour elle le désaccord sexuel avec son mari et la syphilis de celui-ci et reste

¹⁷ E. Starjevic, *op. cit.*, p. 62 ; elle dit 1931, ce que dément l'analyse du journal.

¹⁸ *Nouvelles d'Italie : les Femmes écrivains (1860-1930)*, textes réunis par Emmanuelle Genevois et Danièle Valin, Alfil Éd., Paris, 1994, p. 178 et sv.

¹⁹ *Cuentos de Colombine*, Ed. Sempere, Valencia, 1908, p. 264, 271 et 301.

comme un remarquable témoignage de prise de conscience féminine, dans un contexte rural d'Europe du Sud.

...je m'assieds à la petite table pour écrire des pages dans lesquelles je renouvelle des appels déjà lancés à la société par bien d'autres esprits, mais que j'imprègne de mes larmes et de mon sang... Je ne demande pas à être connue, je demande que l'on m'entende.²⁰

Mais on pourrait aussi la comparer avec certaines espagnoles, María de Maeztu, María Martínez Sierra ou Benita Asas Manterola, femmes qui ont en commun une immense capacité de travail et de parcours passionnellement proches ; la première se consacre à la *Residencia de Señoritas* et à la revue catholique *La Mujer y el Trabajo* (fondée en 1912) ; la seconde, avant de devenir députée de la République, est institutrice et écrit de nombreux textes (théâtre et conférences féministes) de son mari ; la troisième, institutrice, crée deux journaux féministes. Carmen de Burgos a cependant une stratégie personnelle, non dépourvue de quelques ambiguïtés, de ce « jeu des astuces » imputé à la féminité²¹ ; elle reste allusive sur son âge, prétend même être née en 1879 (quand son acte de baptême, retrouvé par C. Núñez Rey, indique 1867) et ne s'intéresse pas à la création de journaux féminins ; elle fondera cependant l'association féministe *La Cruzada de Mujeres*, mais en 1917, dans un contexte porteur de l'associationnisme.

L'ÉCRITURE

La construction de soi par l'écriture emprunte, chez Carmen de Burgos, des chemins variés : elle est non seulement l'écho des débats sur la féminité contemporaine, mais créatrice de débats sur la féminité, à travers ses enquêtes de presse. Si celle de 1904 sur le divorce est bien connue, celle menée en 1907 par *El Heraldo de Madrid*, « pour éveiller un mouvement d'opinion » sur le suffrage féminin l'est moins ; elle a cependant correspondu à une tentative des républicains au Parlement de la monarchie pour accorder un droit très limité, réservé aux femmes chefs de famille ; elle a elle-même reconnu que cette enquête avait eu peu de résultats car les réponses traduisent la peur du vote des femmes, susceptible « d'augmenter l'immoralité ».

De la même façon, les traductions auxquelles elle se consacre par besoin d'argent alimentent le débat d'idées (avant 1909 : Ernest Renan, Léon Deutsch, Léon Tolstoï – sans doute à partir du français ; après 1909, Anatole France, Max Nordau, entre autres) et la réflexion féministe : c'est en 1904 qu'elle traduit les travaux de Möbius sur « L'infériorité mentale de la femme », qui restera jusqu'à la fin de sa vie un des axes de sa pensée. Pour mûrir, en effet, elle a besoin de comprendre de l'intérieur les thèses antiféministes ; aussi, en 1927, elle dresse encore des listes extravagantes de prétendues « supériorités » féminines

²⁰ Sibilla Aleramo, *Une femme*, Éditions des Femmes, Paris, 1974, p. 254. La troisième édition italienne est de 1973, ce qui souligne son impact sur le renouveau du féminisme.

²¹ Dolores Juliano, *El juego de las astucias. Mujer y construcción de modelos sociales alternativos*, Horas y horas Editorial, Madrid, 1992, Col. Cuadernos inacabados, 11.

(bras courts, mâchoire mobile, boîte crânienne légère...) pour contrebalancer les infériorités dénoncées par Lombroso, Weininger ou Schopenhauer.

Soulignons qu'elle est une lectrice compulsive : qui d'autre avait lu – ou parcouru – les recherches de Manouvrier, Geist, Riba, Broca, Ferri ou Lacassagne ? Emilia Pardo Bazán, dont la soif de lecture était équivalente, avait fait, en tant que traductrice, un choix différent, donnant à connaître des textes émancipateurs (*La esclavitud femenina*, de Stuart Mill – remarquons le titre espagnol – : *La Mujer ante el socialismo*, de Bebel).

La boulimie d'écriture affecte nombre de publications des années d'apprentissage de Carmen : ainsi de ces dialogues imités des Anciens, *La voz de los muertos* (1909) où Cervantes, Don Juan, Phidias, Lucrèce Borgia et une ursuline échangent leurs points de vue ; débauche ingénue de culture classique ou jeu intellectuel avec ses lecteurs fascinés ?

Mais elle publie aussi des manuels de savoir-vivre ou de cuisine – ce qui déconcerte ses observateurs actuels²², car cela semble l'éloigner d'une élite intellectuelle, même si l'on admet l'aspect alimentaire de ces besognes (S. Kirkpatrick rappelle opportunément qu'elle faisait vivre sa fille, mais aussi sa sœur Catalina et parfois son frère Lorenzo). Au-delà même de la volonté de conquérir un public plus vaste, ces ouvrages confortent l'aspect multiple de sa féminité ; A. González-Blanco voit dans *La cocina moderna* une « désinvolture élégante et une ironie à son propre égard ». Mais il y a aussi une intention pédagogique et une indéniable sensualité dans le rapport de Carmen avec la cuisine : elle dénonce la corvée des repas quotidiens (« la plus ennuyeuse des occupations »), pour inciter à l'inventivité qu'elle met elle-même à cuisiner « pour ses amis » ; elle écrit une dédicace savoureuse à son éditeur (« ¡ Diablo de Sempere ! ¿ Cómo ha adivinado que guiso mejor que escribo ? ») et métaphorise ses activités multiples, se décrivant comme « ouvrière de la plume pour gagner son pain » (à l'heure où le Parti socialiste crée la branche syndicale des « ouvrières de l'aiguille »).

L'élan de la féminité dans l'écriture atteint cependant son apogée dans le roman, dans les années que nous avons choisi d'observer, avec la relation amoureuse qu'elle commence, en 1909, avec Ramón Gómez de la Serna, liaison qui a tendu à la définir jusqu'aux recherches post-franquistes, en dépit de ses nombreuses activités préalables.

La relation de couple des créateurs dans l'Europe du début du XX^e siècle est motif à réflexions, tout en ayant des effets contrastés sur la construction de la féminité. En Espagne, nous avons rappelé l'ambiguïté du couple Martínez Sierra et l'effacement temporaire de María Lejarraga ; les couples acquérant valeur d'exemple pour les démocrates – et ensuite les républicains – sont prioritairement scientifiques : ainsi des époux Ramón y Cajal ou Menéndez Pidal (le nom de l'épouse disparaît dans ces évocations). En Europe, la complexité des rapports entre Lou Andreas-Salomé, Nietzsche et R. M. Rilke permet cependant à Lou d'acquiescer, douloureusement, à partir du vécu, une écriture et une pensée autonomes.

²² S. Kirkpatrick parle de travaux « de peu d'envergure ». *op. cit.*, p. 183.

...dans son expérience la plus spirituelle, dans l'emprise la plus forte de la culture même, la femme reste au centre d'elle-même²³.

La passion amoureuse nourrit le roman de Carmen de Burgos, *Los inadaptados* (1909) dont les contemporains disent qu'on « l'y reconnaît tout entière » :

Carmen de Burgos se vierte en sus libros ; se ofrece en ellos toda palpitante, con sus amores, con sus arranques « genuinamente femeninos »²⁴.

Le roman est en effet intéressant ; il est pour partie nourri de souvenirs d'enfance à Rodalquilar (le *cortijo* idyllique, mais aussi l'émigration à Oran ou le drame des naufrages sur la côte) ; « cette moderne Arcadie » d'Almería est détruite par la corruption et les abus sexuels des *caciques*. Dolores et Víctor, pourtant mariés, choquent par l'affirmation de leur passion : ce sont eux les « inadaptés » : les descriptions de Carmen sont parfois proches de l'infantilisme : ainsi de leur beauté, révélatrice de la « pureté joyeuse de leurs âmes primitives » ; les corps sont sensuels, les lèvres de Dolores « rouges et juteuses, faites pour rire, embrasser et donner l'envie de mordre » ; la jeune femme respecte le costume traditionnel, mais son « refajo » est pourpre, ses sandales sont portées sur des « bas blancs soigneusement tirés, luxe de bourgeoise » et sa chevelure rousse est ornée d'un géranium blanc : « c'était un couple débordant de vie, de jeunesse et de beauté ».

Le *cacique* Don Manuel fait arrêter Víctor pour contrebande et viole Dolores, venue le supplier, qui, comme dans les romans du temps, s'évanouit.

...excitado, temeroso de la resistencia, profanó el sagrario de aquel cuerpo hermoso, una y otra vez, rugiendo y clavando los dientes en los torneados brazos que se dibujaban bajo el corpiño²⁵.

Avec la complicité de tout le village, Víctor finira par assassiner le *cacique* ; si la beauté de Dolores a illuminé la scène de viol (Carmen a-t-elle écrit « bras », plutôt que « seins » ?), la beauté de Víctor devient le signal du triomphe final contre l'oppression.

Descubierta la cabeza, flotando a merced del aire la melena,alzada al cielo la morena frente, brillando con el resplandor de los luceros los negrísimos ojos, parecía revestido de una belleza bravía, siniestra, satánica. La belleza magnífica del dios de la Rebeldía y la Venganza.

Fin de *Los inadaptados*.

L'on voit, de ce fait, la fonction subversive d'une œuvre où le couple d'époux-amants est également justicier ; alors que les détracteurs de Carmen sont blessés par la provocation assumée, sa fécondité intellectuelle fait d'elle, pour ses admirateurs, une démonstration éclatante de la fausseté des thèses misogynes.

²³ Lou Andreas-Salomé, « L'amour du narcissisme », 1914, cité par Jacques Le Rider, Préface à *Carnets intimes des dernières années*, Hachette, Paris, 1983, p. 8.

²⁴ A. González-Blanco, *Cuentos...*, op. cit., p. 260.

²⁵ Carmen de Burgos, *Los inadaptados*, Ed. Sempere, Valencia, 1909, p. 100.

Carmen de Burgos... es buena escritora. Y ésto (pásmense los nietzscheanos) no le perjudica para ser mujer. El autor de «Más allá del bien y del mal» se quedó tan orondo cuando dijo en uno de sus «Aforismos e Interludios» que la fecundidad intelectual de la mujer era signo de esterilidad sexual o de aproximación al temperamento viril. Respóndale por mí, Carmen de Burgos...²⁶

Au terme d'une vie riche, où sa féminité est féminisme (en 1920, elle sera Présidente de la Ligue internationale des Femmes ibériques et hispano-américaines) et son ouvrage de 1927 publié pendant la dictature de Primo de Rivera prendra le contrepoint des thèses de Gregorio Marañón), elle trouve – brièvement – dans la République la sérénité de l'adéquation entre le combat personnel et le régime politique.

Mais dans les premières années du XX^e siècle, pour être « au centre d'elle-même » ; elle avait assumé la double fonction de l'écriture et de l'association qui fera d'elle une de ces « viragos » vomies par le franquisme pendant la guerre civile.

salieron a la calle, para propagar doctrinas funestas para el hogar, que deshacían la familia y que llevaban a la sociedad española a unos senderos desgraciados, por los cuales andaban todos los monstruos : « ahí están las mujeres rojas, precursoras »²⁷.

²⁶ A. González-Blanco, *Cuentos...*, *op. cit.*, p. 261.

²⁷ « Las mujeres de la Causa », *Fotos* N° 45, 1 / 1938.